



QUINZAINÉ
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES

CINÉFRANCE STUDIOS, METAFILMS, ONZECINQ

PRÉSENTENT

Falcon Lake

un film de Charlotte Le Bon

DURÉE **1h40**

IMAGE **1.37**

SON **5.1**

DISTRIBUTION FRANCE

TANDEM

98 rue du Faubourg Poissonnière

75010 Paris

bonjour@tandemfilms.fr

LE 7 DÉCEMBRE AU CINÉMA

RELATIONS PRESSE

MONICA DONATI

01 43 07 55 22

monica.donati@mk2.com



Synopsis

Une histoire d'amour et de fantômes.

Entretien avec Charlotte Le Bon



Votre film est inspiré par la bande dessinée *Une sœur* de Bastien Vivès. Quand l'avez-vous découverte ?

C'est Jalil Lespert, acteur, cinéaste et ami, qui me l'a offerte. Il m'a dit très simplement: «Je crois que c'est pour toi et si ça te plait, je t'accompagnerai comme coproducteur de ton premier long métrage.» Il avait raison. Ce récit très sensible et subtil m'a paru comme une évidence car porteur d'un immense potentiel cinématographique. Au départ, Bastien Vivès était lui-même surpris par l'idée de l'adaptation. Il était convaincu que cette histoire ne pouvait être transposable au cinéma. Pour moi, le réel défi était de me réapproprier le récit, d'en faire une œuvre intime. Avec la collaboration de François Choquet à la scénarisation, nous avons réussi à lui trouver une nouvelle identité qui m'a satisfaite. C'est une adaptation libre.

La bande dessinée se passait en Bretagne au bord de la mer. *Falcon Lake* se situe au Québec au bord d'un lac. Est-ce une première façon d'interpréter ?

Les paysages dans la région des Laurentides au nord-ouest de Montréal me sont familiers depuis l'enfance. J'avais besoin de cette familiarité pour à la fois me rassurer et bousculer mon personnage principal, qui est français. J'aimais l'idée de le confronter à l'altérité afin d'exacerber le sentiment d'isolement propre aux premiers émois. Une maison en bois un peu isolée, un lac, des forêts. Dans ce décor «basique» évolue un petit groupe de vacanciers, dont deux adolescents, Chloé et Bastien, eux-mêmes en pleine vacances sentimentales.

Des ados insouciants, un danger qui se cache. Cela rappelle certains autres films...

Je suis fan des films de genre horrifique. Ce sont mes premiers souvenirs forts de cinéma. Quand j'étais gamine au Québec avec des copines on se faisait des soirées *Scream*, *Souviens-toi... l'été dernier* ou plus tard *Shining*, mortes de trouille mais ravies de l'être. Petits détails drolatiques : j'ai tourné *Falcon Lake* dans une petite ville des Laurentides qui s'appelle Gore. Notre base était située à côté d'un cimetière et tous les midis, l'équipe mangeait près des tombes. C'était étrangement très sympathique.

Vous sentez-vous à la croisée de plusieurs cultures ?

Québécoise et anglophone par mes parents, française et francophone au fil de ma carrière et de ma vie. Je suis une sorte de smoothie de tout ça. C'est un héritage formidable et une richesse autant existentielle qu'intellectuelle. Je sais pour l'avoir vécu, ce qu'est une altérité.

Vous avez tourné en plein cœur de l'été. Était-ce une nécessité pour vous ?

L'été au Québec et singulièrement dans les Laurentides est un instant magique. Après des mois d'hiver et de grand froid, c'est un moment de libération par la chaleur. Libération des esprits et des corps, libération de la nature dans sa splendeur généreuse. On s'y adonne à fond mais avec le pressentiment que ça ne va pas durer, que l'automne est déjà en embuscade et avec lui, un certain retour de la rudesse.



Pendant cette période d'hédonisme tous azimuts, l'inquiétude rode ?

Je veux montrer que cette nature très belle est simultanément inquiétante. Les eaux des lacs sont une merveille mais ce sont des eaux noires, parfois tièdes. J'ai toujours vécu la baignade dans un lac comme une expérience à double tranchant : le bonheur d'y barboter mais toujours avec une pointe d'angoisse. On ne sait jamais ce qu'il y a au

fond, dans le fond. Et cette impression peut prendre la forme d'une inquiétude ancestrale. C'est ça je crois ce qui nous saisit quand surgit le fameux sentiment de « déjà-vu ». C'est le fil rouge de *Falcon Lake* : on ne sait pas au fond ce qui se passe mais on croit l'avoir déjà vécu.

Comment avez-vous organisé cette osmose entre l'impression ambiguë distillée par les paysages,

et la caractérisation elle-même complexe des deux personnages principaux ?

De mon point de vue, Chloé devait impressionner Bastien non seulement par sa beauté et son insolence, mais aussi, par son étrangeté et sa noirceur. Elle est travaillée par la sensation qu'elle n'appartient à aucun groupe, ni familial, ni amical. Sa fascination pour les histoires tragiques et les fantômes sont

des éléments singuliers qui l'isolent et exposent la solitude qu'elle ressent secrètement.

Bastien, lui, est un jeune garçon de 14 ans qui navigue à vue dans une *twilight zone* où l'enfant est encore là tandis que se dessine la silhouette de l'adulte. C'est sur ce terrain des intermédiaires que Chloé et Bastien vont se rencontrer, se comprendre et s'aimer.

Une des forces de *Falcon Lake*, c'est que vous arrivez à transposer à l'image ce qui se passe dans leurs têtes.

Probablement parce que j'ai vécu moi-même ces instants de doute propres à l'adolescence, d'un point de vue aussi bien sexuel qu'existential. C'est une aventure unique, cruciale et parfois douloureuse que ces temps de métamorphoses et de passages. L'adolescence est un sujet de cinéma exaltant à condition qu'on ne cède pas à l'esprit de sérieux ou à la guimauve.

***Falcon Lake* est-il aussi une comédie ?**

Par moment, oui ! *Falcon Lake* est une comédie de l'adolescence où toutes les blagues sont permises, même les plus limites. Il y a une scène où un des garçons de la bande sort du lac en hurlant parce que quelque chose de bizarre l'a frôlé et a essayé de l'attirer vers le fond. Sauf que l'angoisse naissante est désamorcée par sa façon de la retourner en plaisanterie. Le jeune homme dit que la chose lui a caressé les couilles. J'adore le mot couille, il me fait instantanément hurler de rire.

Comment avez-vous choisi vos deux acteurs pour les rôles principaux de Chloé et Bastien ?

J'avais vu Joseph Engel dans *L'homme fidèle* de Louis Garrel. Il était très jeune à l'époque du film, plus ou moins dix ans. Après avoir découvert cet enfant secret, j'espérais que j'arriverais à convaincre ses parents de me le laisser un mois au Canada. Ça a pris un peu de temps... Mais coïncidence, Joseph avait 14 ans au moment du tournage, c'est-à-

dire en plein cœur de cet état hésitant où les gestes et les comportements de l'enfance commencent à être contrariés, voire contestés. Avec son corps, avec sa sensibilité, il m'a tout donné : un ado dans sa splendeur mais habité par l'intelligence émotionnelle d'un adulte. En général dans les films d'ados, les personnages masculins sont un peu ridicules, passifs et ingrats. Moi, je voulais un garçon beau, troublant et drôle.

Pour le personnage de Chloé, ma recherche a été plus longue. Sara Montpetit a répondu à une annonce vidéo en ligne qui avait rameuté plus de 400 postulantes. J'ai tout de suite vu que ce serait la Chloé idéale : aucune minauderie et une certaine nonchalance, totalement inconsciente de sa beauté. Malgré ses 18 ans au moment du casting, j'ai senti qu'elle était dotée d'une sagesse et d'une intelligence déconcertantes. J'ai ensuite appris qu'elle avait incarné le rôle de Maria Chapdelaine dans le film éponyme de Sébastien Pilote.

***Falcon Lake* c'est le récit d'une rencontre très progressive de deux désirs en friche...**

Aucun coup de foudre en effet. Chloé et Bastien ont trois ans de différence. A cet âge-là, c'est un fossé immense. Elle est presque une femme, il débute l'adolescence. Ils s'approchent avec prudence, se testent et se guettent. Pour le dire un peu solennellement, *Falcon Lake*, c'est une petite enquête sur le désir. Il y a le feu au lac !

Vous êtes aussi actrice. N'avez-vous jamais eu envie de sauter dans le film pour y jouer un rôle ?

J'admire celles et ceux qui sont capables de mener la lutte sur deux fronts totalement différents : la mise en scène et le jeu d'acteur. Ce sont deux exercices de maîtrise qui pour moi ne sont pas compatibles. Certes j'ai appris mon métier de réalisatrice en jouant dans des films et en observant tout sur un tournage. Mais selon l'expression consacrée, passer derrière la caméra m'a donné une confi-



ance inédite. Sans jouer la psy de supermarché, je crois que j'ai surmonté le sentiment d'être une imposture. Je déteste me voir à l'écran, presque jusqu'à la phobie.

Vous avez tourné avec une pellicule 16 mm. Pourquoi ce choix «à l'ancienne»?

La matérialité de la pellicule induit une

esthétique plus subtile et surprenante que le numérique qui a tendance à tout égaliser et même affadir. En plus avec la pellicule, pour des raisons économiques, il est impossible de multiplier les prises à l'infini pour piocher ensuite dans le tas. Cela impose une discipline sur le plateau car il y a une matière physique à respecter.

Cette discipline vous a-t-elle aidée?

Comme tous les cinéastes, je rêvais d'avoir un peu plus de temps. 26 jours de tournage, c'est très court. On a travaillé entre deux épisodes de la pandémie, la gravité extérieure était dans toutes les têtes avec heureusement une part d'insouciance. L'équipe était

une sorte de colonie de vacances où quelques couples se sont formés. Mais avec mon chef opérateur Kristof Brandl, nous n'étions pas du tout en vacances. Nous étions en guerre contre le temps, contre la lumière, la météo, etc. Ne rien lâcher, pour que rien ne manque jusqu'au moindre détail. Par exemple, les objets de la maison ont l'air d'être posés là depuis toujours alors qu'ils ont été «inventés» par le formidable chef décorateur Alex Hercule Desjardins. Mais cette mobilisation permanente a imposé un tempo très stimulant. Il fallait faire vite, tout de suite, et bien.

En quoi a consisté le travail de montage?

A épurer dans le sens de l'urgence. Avec la monteuse Julie Léna, nous avons enlevé beaucoup de scènes de dialogues au profit de silences, de plans statiques évidemment muets, mais tout aussi parlants. Des plans volés, des instants de nature. Le lac, les nuages, la forêt. À deux moments clés, il y a le plan d'un arbre mort, exactement comme dans *Une place au soleil* de George Stevens.

En pleine complicité avec mon chef opérateur Kristof Brandl, pour qui *Falcon Lake* est aussi un premier long métrage, il y a eu un accord non-dit pour aller chercher dans les paysages des émotions et des couleurs que nous reconnaissons mais qui pouvaient aussi nous dérouter. Kristof a également grandi dans les Laurentides et je savais que nous avions la même sensibilité face aux espaces dans lesquels nous tournions.

Le son et les musiques du film sont eux aussi dans cet état intermédiaire: à la fois présents et discrets...

Avec Séverin Favriau et Stéphane Thiébaud, nous voulions que le son raconte le monde du film mais aussi son arrière-monde. Il y a des sons d'oiseaux et de cigales quasi électriques qu'on entend seulement au Québec. Des vrombissements, des basses. Il y a aussi le monde des parents, des adultes, qui est un bruit de fond. Comme lorsqu'on est

adolescent. La musique illustrative au premier degré me semble être un parasite. Musique triste pour scène triste, ça m'ennuie! Grâce au talent de Shida Shababi et de Wilhelm Brandl, la musique est parfois funeste, parfois allègre, toujours à l'écoute de l'ambiguïté générale, douce-amère...

Quel mot pour résumer *Falcon Lake*?

Mélancolie, c'est un de mes mots préférés. Cette mélancolie que j'ai vécue au plus haut point dans mon adolescence, et qui me suit toujours, est pour moi une valeur refuge, un sauf-conduit. Il ne faut pas combattre la mélancolie mais l'appivoiser pour en faire une alliée. Une amie pour la vie, contre la tristesse.

Propos recueillis par Gérard Lefort



Liste artistique

Bastien	Joseph Engel
Chloé	Sara Montpetit
Violette	Monia Chokri
Romain	Arthur Iguar
Louise	Karine Gonthier-Hyndman
Oliver	Anthony Therrien
Stan	Pierre-Luc Lafontaine
Titi	Thomas Laperrière
Paul	Lévi Doré
Bryan	Jeff Roop



Liste technique

Un film de	Charlotte Le Bon
Scénario	Charlotte Le Bon
Avec la collaboration de	François Choquet
Librement adapté du roman graphique	« Une sœur » de Bastien Vivès Éditions Casterman
Direction de la photographie	Kristof Brandl
Montage	Julie Léna
Directeur artistique	Alex Hercules Desjardins
Producteurs	David Gauquié Julien Deris Sylvain Corbeil Nancy Grant Jalil Lespert Dany Boon Jean-Luc Ormières
Executive producers	Tim Headington Theresa Steele Page Charlotte Le Bon Émilie Georges Naima Abed Whitaker Lader
Son	Stephen de Oliveira Séverin Favriau Stéphane Thiébaud
Musique originale	Shida Shahabi
Assistanat à la réalisation	Marilou Caravecchia-Pellettier
Costumes	Gabrielle Lauzier
Maquillage	Sandra Ruel
Coiffure	Christophe Guitart
Direction de production Canada	Pascal Bascaron Nicolas Chabot
Direction de production France	Charles Jaeger
Direction de post-production	Francesca Betteni-Barnes



Liste technique

Une coproduction franco-canadienne CINÉFRANCE STUDIOS
 METAFILMS
 ONZECINQ

En collaboration avec LEY LINE ENTERTAINMENT
 LES PRODUCTIONS DU CH'TIMI

Avec la participation financière de CANAL+
 SODEC
 TÉLÉFILM CANADA
 EURIMAGES - CONSEIL DE L'EUROPE
 CRÉDIT D'IMPÔT REMBOURSABLE POUR
 LA PRODUCTION CINÉMATOGRAPHIQUE
 ET TÉLÉVISUELLE QUÉBÉCOISE
 LE FOND HAROLD GREENBERG
 CINÉ+
 CRÉDIT D'IMPÔT POUR LA PRODUCTION
 CINÉMATOGRAPHIQUE OU MAGNÉ-
 TOSCOPIQUE CANADIENNE

En association avec COFINOVA
 CINÉMAGE

En collaboration avec RADIO CANADA
 SUPER ÉCRAN

Avec la participation du CNC

Distribution France TANDEM

Distribution Canada SPHERE FILMS

Ventes internationales MEMENTO INTERNATIONAL